

— Eh ! fit-elle, ne faut-il pas s'amasser une dot ?

Cascarillo, mon père, est riche ; mais il a tant de filles par le monde. Il se ruinerait à leur donner seulement à chacune une centaine d'écus. Je suis venue ici les yeux bandés, j'en sortirai de même dans quelques années ; mais j'aurai en poche de quoi choisir un mari dans mon village.

Armand savait la valeur d'un compliment :

— Vos beaux yeux n'auraient-ils donc pas suffi ! demanda-t-il galamment.

— En France, oui ! Ici, non !

— Vous êtes charmante, cependant !

— Prenez garde, signor. Cascarillo n'entend pas la plaisanterie.

— Et vous ?

— Moi... cela dépend ! Si j'aimais... Mais je n'ai jamais aimé personne. Vous voici devant la chambre de votre oncle, signor ; bon coucher.

— Bonne nuit, petite !

Et il frappa.

— Entrez ! cria la voix de M. Lenoël.

Armand ouvrit et parut. M. Lenoël, qui écrivait une lettre, se dressa d'un bond sur ses pieds.

— Vous ! s'écria-t-il effaré. Ici...

Armand l'embrassa.

— Mais, malheureux, vous vous êtes donc fait prendre ?

— Oui.

— Et comment ?

— Je vais vous le dire ? Je croyais venir me mettre aux mains du Fulminante, pour lui dire : Nous avons à nous tant de fortune, ni plus, ni moins ; prenez ce que vous voudrez. Étant donné le caractère du chef, c'était bien calculé ; je vous assure. J'ai failli réussir. Mais il est survenu une difficulté qui dérangeait tous mes calculs.

— Laquelle ?

— La comtesse est à Naples.

— Est-il possible ?

— Elle a vu le Fulminante !

— Grands dieux ?

— C'est pour le compte de notre ennemie qu'il nous a enlevés.

— Nous sommes perdus.

— Pas encore. J'ai offert des millions au Fulminante.

— Oh ! je tremble pour Fernande.

— Il m'a juré de veiller sur elle ; Fernande vaut cher pour lui maintenant. Puis, j'ai un espoir ?

— Lequel ?

Armand voulait fuir à tout prix avec M. Lenoël, rentrer à Naples, veiller sur Fernande. Il avait trouvé une idée. Il demanda :

— Monsieur Lenoël, serait-ce un crime de se laisser aimer par une femme pour sauver Fernande ? Aurais-je quelque chose à me reprocher, si je faisais cela ?

— Non ! dit M. Lenoël.

— Et si cette femme était la comtesse ?

M. Lenoël tressaillit.

— Je vous soumets un cas de conscience ! dit Armand. Jugez-le en honnête homme. Je puis obtenir ma liberté et la vôtre. Nous fuirons... Mais, vous voyez à quel prix.

— Êtes-vous sûr que la comtesse viendra ici ?

— J'en suis certain. Elle m'aime.

— Elle voulait vous tuer.

— N'importe, elle m'aime.

— Si elle vient, dit avec effort M. Lenoël, sauver Fernande ; voilà votre devoir.

— Il sera toujours temps de punir la comtesse quand nous serons libres ! dit Armand.

— Êtes-vous certain que le Fulminante va protéger cette enfant.

— Oui, j'en suis convaincu. Il n'est parti brusquement à Naples que dans ce but ; il n'a pas même pris congé de moi.

— Et, dit en frissonnant M. Lenoël, s'il allait s'empêcher de votre fiancée.

— Il est fou de la Zinzinetta.

— Allons, fit monsieur Lenoël avec un soupir, ma faute aura donc servi à quelque chose.

— Bonsoir. M. Lenoël.

— Bonne nuit ! Pensez à nous délivrer.

Et il serra la main d'Armand en murmurant :

— Pauvre petite Fernande ! Mais elle ne saura rien.

— Ce n'est ni moi, ni vous qui le lui dirons.

Ils se séparèrent.

A la porte, la comtesse attendait.

— Je vous conduis à votre chambre, signor ! dit-elle.

— Je vous suis, ma toute belle ! dit Armand.

Et il se montra très aimable jusqu'à la porte de sa chambre ; là, il fut remis aux mains du valet de chambre qui s'occupa de lui avec zèle. Jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Et bientôt dans la grotte tout fut silencieux !

Au loin seulement, on entendait gronder le volcan souterrain dont on apercevait les lueurs rougeâtres courant par intervalles au fond de l'immense souterrain.

Pendant ce temps, Fernande recevait la lettre suivante :

“ Mademoiselle,

“ Votre fiancé, malgré ma défense, a voulu venir à moi qui lui avais refusé tout sauf-conduit. J'use de mon droit, en le retenant prisonnier. Sa vie n'est pas menacée, mais sachant quel héritage il doit faire, je m'arrangerai pour toucher sa rançon, et celle de votre tuteur sur l'héritage. D'ici là je le garde. Mille regrets, mademoiselle, mais vraiment, c'était me braver trop audacieusement.

“ Le Fulminante. ”

Cette fois, Fernande s'évanouit si longuement, que la baronne la crut morte.

Et bientôt après madame Wadzivil recevait de sa sœur un avis court, bref, concis, par un homme sûr.

Le bohémien apportait la recommandation suivante : “ Quoi qu'il arrive, quoi que j'écrive, suivez toujours mes premières instructions. ”

C'était l'arrêt de mort de Fernande.

La baronne allait chaque nuit le faire exécuter. Et son œuvre de mort ne serait pas entravée, puisque le Fulminante se fiait à ses amours.

Ainsi tout abandonnait Fernande !

Tout se tournait contre elle !

Seule, elle avait à défendre sa vie contre un monstre épouvantable et son cœur contre le Fulminante !

XIII

LA MORTE

Le lendemain, M. Lenoël et Armand se rencontrèrent à l'aube, cherchant tous deux l'air matinal à une fenêtre, c'est-à-dire à une trouée.

— Mon cher enfant, dit-il à Armand, je vous proposerai un jour peut-être un moyen de fuite si le vôtre ne réussit pas, ce qui peut arriver. Car, vous vous trompez peut-être. La comtesse ne vous aime peut-être pas.

— Vous verrez ! fit Armand. Mais comment compteriez-vous nous sauver ?

— Nous nageons bien ! dit M. Lenoël. Nous nous munirions de liège, du reste, pour nous soutenir sur l'eau. Les dames-jeanne, nombreuses ici, sont couvertes de larges bouchons dont nous ferions des flotteurs. Une nuit, nous nous lèverions et nous fuirions.

— Le moyen de rester dix heures en mer peut-être